COLERUS / LUCAS
VIES DE SPINOZA

ALLIA

Extrait de la publication

Vies de Spinoza

Extrait de la publication

JEAN COLERUS
LUCAS

Vies de Spinoza

IDEM • VELLE

AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2013

Extrait de la publication

Ces deux *Vies de Spinoza* ont paru respectivement en 1706 et 1735. (Voir Notice p. 133).

© Éditions Allia, Paris, 1999, 2013

Extrait de la publication

LA VIE
DE B. DE SPINOZA

TIRÉE DES ÉCRITS
DE CE FAMEUX PHILOSOPHE
ET DU TÉMOIGNAGE
DE PLUSIEURS PERSONNES DIGNES DE FOI,
QUI L'ONT CONNU PARTICULIÈREMENT

PAR JEAN COLERUS,
MINISTRE DE L'ÉGLISE LUTHÉRIENNE
DE LA HAYE
1706

Extrait de la publication

SPINOZA ce philosophe, dont le nom fait tant de bruit dans le monde, était Juif d'origine. Ses parents, peu de temps après sa naissance, le nommèrent Baruch. Mais ayant dans la suite abandonné le judaïsme, il changea lui-même son nom, et se donna celui de Benoît dans ses écrits et dans les lettres qu'il signa. Il naquit à Amsterdam le 24 novembre en l'année 1632. Ce qu'on dit ordinairement et qu'on a même écrit, qu'il était pauvre et de basse extraction, n'est pas véritable : ses parents Juifs portugais, honnêtes gens, et à leur aise, étaient marchands à Amsterdam, où ils demeuraient sur le Burgwal dans une assez belle maison, près de la vieille synagogue portugaise. Ses manières d'ailleurs civiles et honnêtes, ses proches et alliés, gens accommodés, et les biens laissés par ses père et mère, font foi que sa race aussi bien que son éducation étaient au-dessus du commun. Samuel Carceris, Juif portugais, épousa la plus jeune de ses deux sœurs. L'aînée s'appelait Rebecca, et la cadette Miriam de Spinoza, dont le fils Daniel Carceris, neveu de Benoît de Spinoza, se porta pour l'un de ses héritiers après sa mort. Ce qui paraît par un acte passé devant le notaire Libertus Loef, le

Extrait de la publication

30 mars 1677, en forme de procuration adressée à Henri vander Spyck, chez qui Spinoza logeait lors de son décès.

SES PREMIÈRES ÉTUDES

Spinoza fit voir dès son enfance, et encore mieux ensuite dans sa jeunesse, que la nature ne lui avait pas été ingrate. On reconnut aisément qu'il avait l'imagination vive, et l'esprit extrêmement prompt et pénétrant. Comme il avait beaucoup d'envie de bien apprendre la langue latine, on lui donna d'abord pour maître un Allemand. Pour se perfectionner ensuite dans cette langue, il se servit du fameux François Vanden Ende qui la montrait alors à Amsterdam, et y exerçait en même temps la profession de médecin. Cet homme enseignait avec beaucoup de succès et de réputation ; de sorte que les plus riches marchands de la ville lui confièrent l'instruction de leurs enfants, avant qu'on eût reconnu qu'il montrait à ses disciples autre chose que le latin. Car on découvrit enfin qu'il répandait dans l'esprit de ces jeunes gens les premières semences de l'athéisme. C'est un fait que je pourrais prouver s'il en était

Extrait de la publication

besoin, par le témoignage de plusieurs gens d'honneur qui vivent encore, et dont quelques-uns ont rempli la charge d'Ancien dans notre Église d'Amsterdam, et en ont fait les fonctions avec édification. Ces bonnes âmes ne se lassent point de bénir la mémoire de leurs parents, qui les ont arrachés encore à temps de l'école de Satan, en les tirant des mains d'un maître si pernicieux et si impie.

Vanden Ende avait une fille unique qui possédait elle-même la langue latine si parfaitement, aussi bien que la musique, qu'elle était capable d'instruire les écoliers de son père en son absence, et de leur donner leçon. Comme Spinoza avait occasion de la voir et de lui parler très souvent, il en devint amoureux ; et il a souvent avoué qu'il avait eu dessein de l'épouser. Ce n'est pas qu'elle fût des plus belles ni des mieux faites ; mais elle avait beaucoup d'esprit, de capacité, et d'enjouement ; ce qui avait touché le cœur de Spinoza, aussi bien que d'un autre disciple de Vanden Ende nommé Kerkering, natif de Hambourg. Celui-ci s'aperçût bientôt qu'il avait un rival, et ne manqua pas d'en devenir jaloux. Ce qui l'obligea à redoubler ses soins, et ses assiduités auprès de sa maîtresse. Il le fit avec succès ; quoique le présent qu'il avait fait

Extrait de la publication